

## HOMÉLIE LVIII.

**ILS DIRENT DONC DE NOUVEAU A L'AVEUGLE : ET TOI, QUE DIS-TU DE CET HOMME QUI T'A OUVERT LES YEUX? IL RÉPONDIT : C'EST UN PROPHÈTE. — MAIS LES JUIFS NE CRURENT POINT QUE CET HOMME EUT ÉTÉ AVEUGLE. (VERS. 17, 18, JUSQU'AU VERS. 34.)**

### ANALYSE.

1. *Comment, à propos de l'aveugle-né, les Juifs, en combattant la vérité, la font briller davantage.*

2. *Interrogé par les Pharisiens, l'aveugle-né leur répond avec courage et rend gloire à Dieu.*

3. *Désappointement des Pharisiens, ils injurient l'aveugle.*

4 et 5. *Ce qui est écrit dans les Ecritures nous doit servir d'exemple et de modèle. — L'aveugle-né guéri est un grand modèle des vertus chrétiennes. — Fermeté que doivent avoir les fidèles à soutenir la religion et la vérité. — Courage avec quoi ils doivent défendre et soutenir leurs frères. — C'est dans la lecture et la méditation des livres saints que nous trouverons des armes pour combattre nos adversaires. — Avec quelle attention il faut écouter la parole de Dieu. — Contre les spectacles : on y court plus volontiers et avec plus d'empressement qu'à l'Eglise, où l'on apprend les vérités du salut. — On est savant dans ce qui regarde le théâtre, et ce qui est nécessaire à savoir on l'ignore. — On ignore sa religion, on ne connaît point les livres de l'Ecriture sainte et le nom de leurs auteurs, mais on sait faire de grands discours sur ce qui concerne les spectacles: maux, pertes qu'ils causent. — Dieu nous a donné le temps pour le servir : l'employer à des inutilités, c'est faire une grande perte. — Ce que c'est que la perte du temps : c'est de quoi on doit être le plus avare.*

1. Il ne faut pas se borner à lire les Ecritures en courant : vous devez les méditer avec beaucoup de soin et d'attention, de peur que vous ne vous trouviez tout à coup arrêtés. Par exemple, on peut ici justement soulever cette question : comment les Juifs, après avoir dit : « Cet homme n'est point » envoyé « de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat », disent-ils maintenant : « Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? » Ils ne dirent pas : et toi, que dis-tu de cet

homme qui viole le sabbat, mais ils mettent maintenant la justification à la place de l'accusation. Que faut-il donc répondre? Ce ne sont pas ici les mêmes qui disaient : cet homme n'est point envoyé de Dieu, mais ce sont ceux qui, étant d'un sentiment contraire, avaient dit : un méchant homme ne peut pas faire de tels prodiges. Ceux-ci voulant fermer la bouche aux autres, sans paraître néanmoins prendre la défense de Jésus-Christ, font amener l'homme qui portait sur son visage les marques de la [381] vertu et de la puissance de son médecin, et l'interrogent.

Remarquez donc, mon cher auditeur, la sagesse de ce pauvre mendiant, qui parla avec plus de prudence qu'eux tous. Tout d'abord, il dit: « C'est un prophète », sans s'effrayer du mauvais jugement que portaient de lui les Juifs, qui, s'opposant de toutes leurs forces et au miracle et à sa réputation, disaient : « Comment cet homme peut-il être » envoyé « de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat? » Mais il a dit : « C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle et eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère ». Faites attention à tous les artifices dont ils usent pour couvrir et faire disparaître le miracle. Mais la vérité est de telle nature qu'elle se fortifie et s'affermi par les mêmes armes avec lesquelles ses adversaires la combattent; et que les vains efforts qu'ils font pour l'obscurcir, ne servent qu'à la faire briller davantage. Si les Juifs n'avaient pas fait toutes ces choses, beaucoup auraient pu douter du miracle : mais, voici qu'ils agissent comme s'ils n'avaient d'autre but que de dévoiler la vérité : ils ne s'y seraient pas pris autrement, s'ils avaient effectivement travaillé pour Jésus-Christ. En effet, dans l'intention de le perdre, ils demandent : « Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » C'est-à-dire, sans doute, c'est par des prestiges et des enchantements? En effet, dans une autre occasion où ils n'ont rien à objecter, ils s'efforcent de calomnier dans leur principe les guérisons et les miracles, en disant : « Cet homme ne chasse les démons que par la vertu de Belzébuth ». (Matth. XII, 24.) Ici, de même, n'ayant rien à objecter, ils se retranchent sur le temps et sur la violation du sabbat; ils disent encore : Cet homme est un pécheur.

Mais cet homme, que votre envie ne peut souffrir et dont vous déchirez la réputation, cet homme vous a défiés de la manière la plus nette, en vous disant : « Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché? » (Jean, VIII, 46.) Et personne n'a répondu, personne n'a dit : Vous vous dites impeccable, vous blasphémez : or, s'ils avaient eu de quoi lui faire le moindre reproche, sûrement ils n'auraient point gardé le silence. En effet, des gens qui furent capables de jeter des pierres sur lui, lorsqu'il dit qu'il était avant qu'Abraham fût au monde (Ibid. 58), qui niaient qu'il était le Fils de Dieu, lorsqu'eux-mêmes se vantaient d'être enfants de Dieu, quoiqu'ils fussent des homicides, et qui disaient que celui qui faisait de si grands miracles, n'était pas envoyé de Dieu, parce qu'il ne gardait pas le sabbat, et cela à la suite d'une guérison : ces gens-là, s'il y avait eu le moindre reproche à lui faire, certainement n'y auraient pas manqué. Au reste, s'ils l'appelaient pécheur, parce qu'il semblait ne pas garder le sabbat, leur

accusation était ridicule et frivole au jugement même de leurs compagnons qui l'imputaient eux-mêmes à la malignité.

Les Juifs, se voyant donc pressés de toutes parts, tentent quelque chose de plus impudent et de plus insolent encore que tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Et quoi? « Les Juifs ne crurent point », dit l'évangéliste, « que cet homme eût été aveugle, et eût recouvré la vue ». S'ils ne l'ont pas cru, pourquoi donc ont-ils accusé Jésus-Christ de n'avoir pas gardé le sabbat? Pourquoi n'ajoutez-vous pas foi à ce que dit un si grand peuple, à ce que disent les voisins de cet homme, qui le connaissent? Mais, comme je l'ai dit, le mensonge se contredit en tout, et par les mêmes armes par lesquelles il combat la vérité, il périt et se détruit : et la vérité même n'en devient que plus brillante et plus lumineuse. C'est ce qui advint alors. Il fallait qu'on ne pût pas dire que les voisins et les témoins n'avaient rien rapporté d'exact, et qu'ils avaient seulement parlé d'un homme qui ressemblait à cet aveugle : les Juifs font venir son père et sa mère, et par là ils font éclater la vérité malgré eux : car le père et la mère connaissaient mieux leur propre fils que tous les autres. Comme ils n'avaient pu intimider le fils, qui publiait hardiment la gloire de son bienfaiteur, ils se flattaient d'affaiblir le miracle par les réponses qu'ils tireraient de ses parents.

Remarquez la malignité avec laquelle ils les interrogent, car que font-ils? Les ayant fait entrer au milieu de l'assemblée pour les effrayer, ils les interrogent, en disant d'un ton furieux et emporté : « Est-ce là votre fils (19)? » Et ils n'ajoutent pas : Qui était auparavant aveugle; mais que disent-ils? « Que vous nous dites être né aveugle? » Comme s'ils l'avaient habilement feint, pour confirmer l'oeuvre de Jésus-Christ. O hommes exécrables, et [382]

382

plus qu'exécrables Quel est le père capable de feindre que son fils est né aveugle ? C'est comme s'ils disaient : Vous l'avez dit né aveugle, et non-seulement contents de cela, vous l'avez dit, mais vous l'avez même répandu partout. « Comment est-ce donc qu'il voit « maintenant? » O folie ! c'est vous, disent-ils, qui avez forgé ce mensonge; c'est vous qui avez fabriqué cette imposture. Ils les portent de deux manières à nier le fait, et par ces paroles : « Que vous dites, » et par celles-ci : « Comment est-ce donc qu'il voit maintenant ? »

2. Les Juifs font trois questions au père et à la mère de l'aveugle : si c'était là leur fils, s'il avait été aveugle, et comment il avait recouvré la vue? Le père et la mère ne répondent qu'aux deux premières, la troisième ils la laissent sans réponse. Et ce qui contribue merveilleusement à confirmer la vérité du miracle, c'est que nul autre que l'aveugle même qui avait recouvré la vue, et qui était digne de foi, ne l'atteste et ne publie la manière dont Jésus l'a guéri. Comment le père et la mère auraient-ils parlé par faveur et par complaisance, eux qui, par la crainte des Juifs, célérent quelque chose même de ce qu'ils savaient bien? Car que répondent-ils ? « Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle. (20). Mais comment il voit maintenant, et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas; il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même (21) ». Ils donnent leur fils pour

digne de foi, et par là ils s'excusent de répondre sur la troisième question. Il n'est ni jeune, ni enfant, disent-ils, il peut rendre témoignage de lui-même. « La crainte que son père et sa mère avaient des Juifs, les firent parler de la sorte (22) ».

Voyez, mes frères, avec quel soin et quelle exactitude l'évangéliste découvre leur sentiment et leur intention. Je vous fais cette remarque à cause de ce que j'ai dit il y a déjà quelque temps, dans un de mes discours, sur cette parole : « Il se fait égal à Dieu ». Je soutins que si ce n'eût été là qu'une simple opinion des Juifs, et non pas le sentiment et la doctrine de Jésus-Christ, l'évangéliste y aurait sans doute ajouté quelque correction, et n'aurait pas manqué de dire que c'était l'opinion des Juifs.

Le père et la mère ayant donc renvoyé les Juifs au témoignage de l'aveugle qui avait recouvré la vue, les Juifs appellent cet homme une seconde fois. Ils ne lui disent pourtant pas ouvertement et impudemment : Nie que Jésus t'a guéri ; mais sous apparence de piété ils veulent le séduire par adresse, s'ils le peuvent. « Rends gloire à Dieu (24) », lui disent-ils. S'ils avaient dit au père et à la mère : Niez que ce soit là votre fils et qu'il soit né aveugle, ils auraient fait une proposition tout à fait ridicule; et d'autre part le dire au fils, ç'eût été d'une impudence manifeste : voilà pourquoi ils se gardent de parler de la sorte; mais ils prennent une autre voie, et lui tendent des pièges d'une autre manière. « Rends gloire à Dieu », c'est-à-dire, avoue que Jésus ne t'a point guéri. « Nous savons que cet homme est un pécheur ». Pourquoi ne le lui avez-vous donc pas reproché, lorsqu'il vous disait: « Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ? » (Jean, VIII, 46.) D'où le savez-vous, qu'il est un pécheur? Les Juifs dirent donc à cet homme: « Rends gloire à Dieu », et il ne leur répondit rien. Jésus l'ayant rencontré, le loua, et ne le reprit pas de n'avoir point rendu gloire à Dieu : mais que lui dit-il? « Croyez-vous au Fils de Dieu? » Par où il nous apprend que c'est là rendre gloire à Dieu. Que si le Fils n'était point égal au Père, « croire au Fils », ce ne serait point là rendre gloire à Dieu. Mais comme celui qui honore le Fils honore aussi le Père, c'est avec raison que Jésus ne reprend pas l'aveugle.

Tant que les Juifs s'attendirent que le père et la mère se rendraient à leur volonté, et qu'ils nieraient ce qu'ils désiraient, ils ne dirent rien à leur fils. Mais lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient rien avancé de ce côté-là, ils se tournèrent de l'autre, et ils dirent à l'aveugle : Cet homme est un pécheur. « Il leur répondit: « Si c'est un pécheur, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant (25) ». Est-ce que l'aveugle a craint? Non. Et pourquoi celui qui avait dit : C'est un prophète, dit-il maintenant : « Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ». Il ne le pensait pas, non, il ne le croyait pas; mais il répond de la sorte parce qu'il voulait le justifier de tout péché par le témoignage de l'oeuvre même qu'il venait de faire, et non par ses paroles; et leur présenter une justification digne de foi dans le bienfait de sa guérison, qui les condamnait, eux et tous leurs procédés. Car, si après bien des discours, [383] pour avoir dit : Si cet homme n'honorait point Dieu, il ne pourrait pas faire de si grands miracles; il excita si

fort leur colère, qu'ils lui répondirent : « Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu veux nous enseigner? » que n'auraient-ils pas fait, que n'auraient-ils pas dit si dès le commencement il eût parlé en ces termes ?

« Si c'est un pécheur, je n'en sais rien », c'est-à-dire, maintenant je ne réponds rien là-dessus, et je n'explique pas mon sentiment; ce que je sais fort bien, ce que je puis affirmer, c'est que si c'était un pécheur, il ne ferait pas de tels prodiges. Par ces paroles il écarte tout soupçon et de sa personne et de son témoignage, faisant clairement voir qu'il a purement raconté le fait comme il s'est passé, sans altération, sans y rien ajouter par flatterie ou par complaisance. Comme ils ne pouvaient donc pas empêcher ni anéantir une chose accomplie, ils reviennent encore à l'examen de la manière dont cette guérison s'est faite; et ils se conduisent comme des limiers qui, cherchant la piste d'un gibier bien retranché dans son fort, tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils reprennent donc les premières réponses, et, tâchant de les ruiner par de fréquentes interrogations, ils disent à l'aveugle « Que t'a-t-il fait? Et comment t'a-t-il ouvert les yeux (26) ? ». Que répond-il? Les ayant vaincus et terrassés; il ne leur parle plus avec douceur. Car tant que cette affaire a eu besoin d'examens et d'informations, il a raconté sa chose avec beaucoup de retenue et de modération : mais après qu'il s'est rendu maître, et qu'il a remporté sur eux une brillante victoire, il les attaque à son tour hardiment et courageusement, et leur répond : « Je vous l'ai déjà dit, et vous ne l'avez point écouté. « Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois (27)? » L'avez-vous remarquée, cette hardiesse avec laquelle un pauvre mendiant parle aux scribes et aux pharisiens? tant la vérité est forte, le mensonge faible et impuissant. La vérité, d'un homme de la lie du peuple, fait un grand et illustre personnage; le mensonge, au contraire, avilit, et d'un grand fait un homme de rien. Au reste, voici ce que veut dire l'aveugle : Vous ne faites point d'attention à ce que je dis, c'est pourquoi je ne parlerai pas davantage, et je ne répondrai point à vos fréquentes et vaines interrogations, puisque vous ne m'écoutez pas pour apprendre la vérité, mais pour me surprendre dans mes paroles. « Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples? » Déjà l'aveugle s'associe aux disciples; car ce mot : « Aussi », marque qu'il est disciple de Jésus-Christ. Il les attaque ensuite, et les malmène vigoureusement.

3. En effet, sachant que rien n'était plus capable de les piquer au vif que cette demande : « Est-ce que vous voulez », il la leur adresse exprès pour les braver : en quoi cet aveugle montre une âme élevée, ferme et courageuse, qui méprise leur menaçante fureur; il fait éclater par sa confiance la gloire de Jésus-Christ; il fait voir que celui qu'ils accablent ainsi d'outrages est un homme admirable, dont leurs injures ne peuvent ternir la réputation ; et que ces outrages mêmes ne servent qu'à relever sa gloire.

Ils lui dirent: Sois toi-même son disciple; « mais pour nous, nous sommes les disciples « de Moïse (28) ». Mais en quoi? Vous parlez sans fondement. Vous n'êtes pas plus les disciples de Moïse que les disciples de Jésus : si vous étiez les disciples de Moïse, vous seriez aussi les disciples de Jésus-Christ. Voilà

pourquoi le Sauveur leur dit auparavant : « Si vous « croyiez à Moïse, vous me croiriez aussi, « parce que c'est de moi qu'il a parlé » (Jean, V, 46); c'est qu'ils avaient toujours ces paroles à la bouche : « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse (29) ». Mais qui vous l'a dit? qui vous l'a appris.? Nos pères, répondent-ils, nous l'ont appris. Mais celui qui ayant dit qu'il est envoyé de Dieu, et qu'il parle des choses du ciel, le confirme par des miracles, n'est-il pas plus digne de foi que vos pères? Et ils ne disaient point : Nous avons ouï Dieu parler à Moïse, mais « nous savons ». Ce que vous savez pour l'avoir ouï dire, ô Juifs, vous le croyez, vous l'assurez, et ce que vous voyez de vos yeux, vous ne le croyez pas si considérable, ni si digne de foi ! Ce que vous dites de Moïse, vous ne l'avez point vu, seulement vous l'avez ouï dire : mais « les oeuvres de Jésus-Christ », vous ne les connaissez pas pour en avoir entendu parler, mais pour les avoir vues de vos propres yeux.

Que répondit l'aveugle? « C'est ce qui est étonnant, que vous ne sachiez d'où il est (30)», celui qui fait de tels prodiges : il est étonnant qu'un homme qui ne jouit d'aucune dignité parmi vous, qui n'est ni illustre, ni célèbre, [384] puisse faire de si grandes choses : de sorte qu'il est tout à fait visible que c'est un Dieu qui n'a même pas besoin du moindre secours humain. « Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs (31) ». Les Juifs ayant dit auparavant : « Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges (16) ? » L'aveugle s'appuie sur le jugement qu'ils ont porté eux-mêmes, et leur rappelle leurs propres paroles. Cette créance, dit-il, nous est commune et à vous et à moi : elle est juste, demeurez-y. Remarquez bien sa prudence; il a toujours le miracle à la bouche, parce qu'ils ne pouvaient pas le nier; et c'est sur quoi il établit son raisonnement. Observez-vous, mon cher auditeur, qu'au commencement, quand il a dit : « Si c'est un pécheur, je n'en sais rien », il ne l'a point dit pour marquer un doute réel ? Loin de nous cette pensée ; car il savait fort bien que Jésus n'était pas un pécheur.

Maintenant que le temps est propice et qu'il peut parler librement, voyez de quelle manière il répond : « Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs; mais si quelqu'un l'honore, et qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce ». Par ces paroles, non-seulement il justifie Jésus, et le fait voir exempt de tout péché, mais il prouve encore qu'il est agréable à Dieu, et qu'il fait les cœurs de Dieu. Comme les Juifs disaient qu'ils honoraient Dieu, c'est pour cela même qu'il ajoute : « Et fait sa volonté ». Ce n'est pas assez, dit-il, de connaître Dieu, mais il faut faire ce qu'il commande. Ensuite il relève le miracle en disant : « Depuis que le monde est, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né (32) ». Si donc vous avouez que Dieu n'exauce point les pécheurs, Jésus ayant fait un miracle et un tel miracle, que jamais personne n'en a fait de pareil; de votre propre aveu il s'ensuit qu'il est évident et manifeste que Jésus a tout surpassé en vertu, et que sa puissance est plus qu'humaine. Que lui répondirent-ils donc? « Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu veux nous enseigner (34)? » Tant qu'ils avaient pu se flatter que l'aveugle nierait, ils

l'avaient regardé comme un homme digne de foi, au point de le faire venir devant eux à deux reprises. Que si, dirai-je, vous ne le croyiez pas digne de foi, pourquoi ce double interrogatoire? Mais cet homme disant hardiment la vérité et sans crainte, au lieu de l'admirer davantage, c'est alors qu'ils le condamnent.

Mais que signifient ces paroles : « Tu n'es que péché dès ta naissance? » Qu'ils lui reprochent son ancienne disgrâce, comme s'ils lui disaient : « Tu es tout en péchés dès tes premières années » ; et ils lui font ce reproche comme si c'était pour cela qu'il fût né aveugle : jugement contraire à la raison et tout à fait injuste. Sur quoi, Jésus-Christ voulant le consoler, dit : « Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point, voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles (39) ».

« Tu es tout en péchés dès ta naissance ». Et qu'avait-il répondu ? Avait-il avancé une opinion qui lui fût propre et particulière ? Ou plutôt n'est-ce pas le sentiment commun qu'il avait produit, en disant : « Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ». N'a-t-il pas simplement exposé ce que vous avez dit vous-mêmes? « Et ils le chassèrent dehors ». L'avez-vous bien entendu, ce prédicateur de la vérité, et n'avez-vous pas reconnu que sa pauvreté n'a point ébranlé sa philosophie? Remarquez-vous tout ce qu'il a souffert d'injures et d'outrages dès le commencement? Remarquez-vous aussi de quelle manière et avec quelle force il a rendu témoignage à la vérité par ses paroles et par ses actions?

4. Au reste, mes frères, ces choses sont écrites, afin que nous les imitions. Si ce pauvre, si cet aveugle, qui n'avait pas même vu Jésus-Christ, a montré tant de courage et de fermeté aussitôt après sa guérison, et même avant d'avoir ouï la doctrine et les instructions du Sauveur, s'il a résisté à tout un peuple qui ne respirait que le carnage, qui était possédé du démon, à un peuple furieux, et qui ne cherchait qu'à trouver dans ses paroles de quoi condamner Jésus-Christ; s'il ne leur a point cédé et ne s'est point caché, mais au contraire, s'il les a hardiment réfutés et s'il a mieux aimé être chassé hors de la synagogue que de trahir la vérité, à combien plus forte raison, nous qui avons vécu déjà tant d'années dans la foi, nous à qui la foi a fait voir des milliers de miracles et de prodiges, qui avons reçu de plus grands biens que lui, qui avons contemplé des yeux intérieurs de l'âme de profonds mystères, et qui sommes appelés à de si grands honneurs, à combien plus forte raison, dis-je, [385] devons-nous faire paraître toute notre fermeté et tout notre courage contre ceux qui accusent et qui attaquent les chrétiens, et les combattre sans merci.

Nous pourrons, mon cher auditeur, nous pourrons repousser nos adversaires, si nous prenons des fortes et des armes dans les saintes Ecritures, si nous relevons notre confiance en donnant toute notre attention à cette lecture et ne l'écoutant point légèrement et en passant. Si quelqu'un vient assidûment à nos discours et est attentif à ce que nous y enseignons, quand même il ne lirait pas l'Ecriture dans sa maison, néanmoins, dans le seul espace d'un an, il pourra apprendre beaucoup de choses; car nous ne lisons pas aujourd'hui un livre de l'Ecriture et

demain un autre , mais nous lisons toujours le même. Cependant, plusieurs sont dans de si malheureuses dispositions, qu'après une si longue lecture, ils ne savent pas même encore le nom des saints livres. Et ce qui est affreux, c'est que ces personnes puissent sans effroi venir écouter la parole de Dieu avec tant de négligence.

Mais si un joueur de luth, si un baladin, ou quelque'autre histrion convoque la ville à ses représentations, tous accourent vite, tous lui savent gré de les avoir avertis et passent la moitié du jour à cette sorte de spectacle; ici Dieu nous parle par les prophètes et par les apôtres, et nous bâillons, nous nous ennuyons. L'été et dans le fort des chaleurs, nous allons sur la place; l'hiver, la pluie et la boue nous retiennent dans nos maisons. Mais à l'hippodrome, où l'on ne peut se mettre à couvert de la pluie, beaucoup, lors même qu'il pleut à seaux et que le vent pousse la pluie au visage, beaucoup, dis-je, poussent la folie jusqu'à s'y tenir patiemment sur leurs pieds ; pour cela ils bravent le froid, la pluie, la boue, la longueur du chemin; rien n'est capable de les retenir chez eux, ni de les empêcher de courir aux spectacles. Mais ici, où il y a un bon toit, où la chaleur est admirablement tempérée, ils refusent d'y venir; ici, où il s'agit de la grande affaire du salut. Dites-le, je vous prie, cette conduite est-elle supportable? Voilà pourquoi, dans ce qui concerne les spectacles, nous sommes si savants et de si grands maîtres; mais dans les choses nécessaires, nous sommes plus ignorants qu'un enfant. Que si quelqu'un vous appelle cocher ou danseur, vous prenez cela pour une injure, et vous faites cependant tout ce qu'il faut pour vous attirer ce reproche; qu'un homme de cette sorte vous appelle au spectacle, vous ne reculez pas et vous vous adonnez presque à toutes les parties de cet art, dont vous fuyez le nom. Mais la profession et le nom qui vous conviennent, je veux dire la profession et le nom de chrétien, vous ne savez même pas ce que c'est. Est-il une plus grande folie? Je voudrais vous répéter souvent ces vérités, mais je crains de me rendre importun, et cela en pure perte. En effet, je vois non-seulement les jeunes gens, mais encore des vieillards, se livrer à ces folies : spectacle qui me fait rougir, que de voir un homme vénérable par sa vieillesse, aller au théâtre déshonorer ses cheveux blancs et y mener son fils avec lui. Quoi de plus ridicule? Quoi de plus infâme ? Le père enseigne à son fils à braver la bienséance.

5. Mon discours vous pique ? C'est ce que je veux : je veux que mes paroles vous affligent, afin que vous renonciez à ces infâmes pratiques. Mais il est des gens , autrement insensibles et froids, que mes paroles ne sont point capables de faire rougir :.mais qu'il soit question de spectacles , ces mêmes gens sont tout de feu , et ils ne finissent point de parler. Demandez-leur qui est Amos, qui est Abdiras, combien il y a de prophètes , combien d'apôtres? ils ne peuvent même pas ouvrir la bouche; mais si vous les écoutez sur les chevaux, sur les cochers, ils parlent avec plus de gravité qu'un sophiste et un rhéteur; et après tout cela ils osent demander: Eh bien ! quel mal, quel tort cela fait-il ? C'est justement cette ignorance qui me fait gémir.

Dieu vous a donné le temps de cette vie pour le servir, et vous l'employez à des choses vaines et inutiles, et encore vous demandez quelle perte vous faites? Employez-vous inutilement la moindre somme d'argent, vous dites que vous avez fait une perte; passez-vous des journées entières aux spectacles, qui sont les pompes de Satan, vous ne croyez rien faire de déraisonnable, et vous comptez cela pour rien? Vous qui devriez employer toute votre vie à la prière et à l'oraison, vous la passez tout entière dans les clameurs, dans le tumulte, à entendre des paroles déshonnêtes, à voir des combats, à des plaisirs qui ne vous conviennent point, à des illusions, à des occupations inutiles et pernicieuses; et ensuite vous dites à tout le monde: Quelle est la perte que [386] j'ai faite? Et vous ne comprenez pas qu'il n'est rien dont on doive être plus avare que du temps. Votre argent, si vous l'avez dépensé, vous pourrez en regagner. Mais le temps que vous avez perdu, difficilement vous le recouvrirez. Car le temps qui nous est donné en cette vie est bien court: si nous n'en faisons pas un bon usage, que dirons-nous à notre Juge lorsqu'il viendra?

Répondez-moi, je vous prie: Si vous ordonnez à un de vos enfants d'apprendre un certain art, et qu'il perdît son temps ou à la maison ou ailleurs, le maître ne vous avertirait-il pas? ne vous dirait-il pas: Vous avez fait avec moi un marché par écrit, et vous avez fixé un temps; mais si votre fils ne veut pas travailler avec moi et m'écouter, s'il veut au contraire aller perdre le temps de côté et d'autre, comment pourrai-je vous le présenter comme mon disciple? Nous aussi, nous sommes dans l'obligation de vous dire la même chose; Dieu nous dira: Je vous ai assigné un temps pour apprendre l'art de la piété, pourquoi avez-vous vainement et inutilement consumé ce temps? pourquoi n'avez-vous pas été assidûment écouter votre maître? pourquoi n'avez-vous pas été attentifs à ses instructions? Que la piété soit un art, n'en doutez point, un prophète vous le déclare: « Venez, mes enfants », vous dit-il, « écoutez-moi: je vous enseignerai la crainte du Seigneur ». (Ps. XXXIII, 11.) Et encore: « Heureux est l'homme que vous avez à vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi ! » (Ps. XCIII, 12.) Lors donc que vous aurez inutilement employé le temps, quelle excuse aurez-vous? Et pourquoi, direz-vous, Dieu a-t-il fixé un temps si court? O folie! ô coeur ingrat! Quoi! Dieu a abrégé le temps de votre travail et de vos sueurs, il vous a préparé un repos éternel et immortel, et vous lui en faites un reproche, et vous en êtes fâché!

Mais je ne sais comment nous nous arrêtons si longtemps sur cette matière. Finissons donc ce long discours: car c'est encore une de nos misères qu'un long discours nous ennuie et nous dégoûte, et que la longueur du spectacle, qui commence à midi et ne finit qu'aux flambeaux, ne fatigue personne. Enfin, pour n'être pas toujours à vous faire des reproches, nous vous prions et vous conjurons, mes chers frères, de nous accorder une grâce et à vous et à moi; c'est de laisser là toutes ces choses, pour vous appliquer uniquement aux vérités que nous vous enseignons. Si vous le faites, si vous nous l'accordez, cette grâce que nous vous demandons avec tant d'instance, ce sera pour moi une source de joie,

de plaisir, de gloire. Mais ce sera vous qui, sans parler du gré que vous me saurez, recueillerez toute la récompense si , ayant été attachés au théâtre jusqu'à la fureur, vous vous délivrez de cette maladie, grâce à la crainte de Dieu et à nos instructions; si, ayant brisé vos liens, vous courez à Dieu de toutes vos forcés. Et non-seulement vous en recevrez là-haut ta récompense; mais ici encore vous en sentirez une véritable joie. Car la vertu , a cet avantage, qu'outre ces couronnes immortelles, elle nous procure aussi en ce monde une vie douce et agréable. Obéissons donc à la parole de Dieu, afin d'obtenir ces biens et ceux de la vie future, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit agi Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.